Zeitschrift: Neues Berner Taschenbuch
Herausgeber: Freunde vaterländischer Geschichte
Band: 17 (1911)

Artikel: J. G. Zimmermanns Brief an Haller : 1767-1775
Autor: Ischer, Rudolf
Kapitel: 205: Brief Nr. 205
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-128622

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

joye rentreroit dans mon cœur à mesure que j'aurois l'esperance de parvenir à ce terme qui seroit aussi celui de mon sejour dans ce pays; allors je retournerois à Brugg et dans ma maison paternelle pour y être meprisé, pauvre et content. Mais helas, je n'espere pas ce que j'ambitionne.

Oserois-je vous prier de faire parvenir la lettre cy-jointe à son adresse?

205.

(Bern Bd. 29, Nr. 29 a.)

Je ne vous ai point ecrit, Monsieur et très gracieux Patron, depuis six mois, puisque je n'aurois pu vous ecrire que des choses que vous semblés desapprouver très fort, ou qui du moins vous eussent affligé. J'ai passé tout ce tems dans des larmes, regrettant sans cesse sur le sac et sur la cendre d'avoir accepté non pas un poste desiré, mais un poste qui m'a eté depeint comme infiniment avantageux, et que je n'ai desiré que comme tel. Ma santé a eté detruite dès le mois d'Aout et par les secousses réiterées dès lors chaque jour j'ai souffert de tourments inouis; cependant je me suis aquitté aussi bien que j'ai pu de tous mes devoirs; j'ai fait tous les jours de la vie mon tour chés Monsieur le Premier Ministre et chés tous mes malades, quoique privé jusqu'au dernier reste de tout ce qui s'appelle force d'esprit ou de corps. A l'age de quatre-vingt ans on ne peut pas être enervé d'avantage; ce n'est que depuis le 25 Janvier que j'ai commencé de ne point sortir et de garder le lit. Mes jambes dechirées par des douleurs atroces ne me portoient plus, il falloit me soutenir partout, je pris des evanouissements sur chaque

escalier. Dès que je fus au lit mon esprit etoit en repos, et malgré une maladie peutêtre incurable, je fus heureux et tranquille aussi longtems que je gardai le lit; c'est à dire pendant quinze jours.

Dans cette triste situation je prendrois mon parti, si Dieu m'accordoit la santé; mais je suis sans cesse exposé aux rechutes de la même maladie . . . . . ayant sans cesse devant les yeux la ruine totale de ma famille, causée par mon deplacement, l'enorme cherté de ce pays, la petitesse des ressources et surtout ma santé detruite, je ne puis assuremment pas digerer bien. Ce qui a donné le coup mortel à ma santé, c'est que le mal a paru jusqu'ici sans ressource, et que je n'ai decouvert encore aucune apparence de pouvoir retourner dans mon pays.

J'ai fait jusqu'ici ce que vous me conseillés dans votre derniere lettre de ne faire point du tout; je me suis reserré outre mesure; j'ai vecu miserablement en comparaison avec la façon dont j'ai vecu à Brugg; cependant en me privant de presque toutes les commodités de la vie, je vois demonstrativement qu'il m'en coutera deux mille ecus par an. Aussi ma femme qui s'est conduit jusqu'ici comme un ange, deperit depuis quatre mois; ma belle mere se meurt, et mes enfants, ces pauvres orphelins, helas que deviendront-ils?

Le climat de ce pays me tueroit, si tout le reste etoit bien. En Suisse je ne pouvois jamais supporter l'humidité; ici l'air est constamment humide, et les rues remplies de plus de boue qu'il n'y en a peut-être dans tout le canton de Berne. Voici le terrain qu'il m'a fallu arpenter tous les jours depuis le matin

jusqu'au soir ; aussi mes forces s'evanouissoient ordinairement dès la premiere ou la seconde maison dans la quelle j'entrois le matin. Vous me conseillerés de prendre des porteurs, mais il m'en couteroit deux gouldes chaque jour si je voulois seulement me faire porter depuis 9 heures de matin jusqu'à une heure après midi.

Le detail des maux dans les quels je me suis plongé en venant ici est immense. J'en cache ici les causes, mais on n'en voit pas moins l'effet sur mon cadavre ambulant. Du reste comment voulés-vous, Monsieur, que je cache mon Heimweh, tandis que les larmes me coulent involontairement dès qu'on me prononce le nom de ma Patrie?

Ma femme a ecrit à M. Tissot le 9 Janvier une lettre dans la quelle elle lui peint avec des couleurs infiniment menagées notre situation desesperée. Je lui ai ecrit le 5 Fevrier la maladie qui depuis trois semaines me retient en chambre. De grace, Monsieur et très cher Patron, faites vous envoyer cette lettre par M. Tissot, et reflechissés, je vous en supplie, sur ma situation. Je serois gueri, si je pouvois partir, mais où aller, où trouver de quoi vivre en Suisse? — Ce qu'il y auroit de plus essentiel pour le présent, ce seroit de guerir mon corps . . . . .

Mais brisons là dessus! — Comme je n'ai pas vu M. le Premier Ministre depuis trois semaines, je ne scai à quoi on en est avec l'esperance de vous posseder à Gottingue; ces esperances ont haussé et baissé bien souvent depuis six mois. J'ai compris mieux que je n'ai osé ou voulu dire ce que vous faisoit tant balancer, mais je sens qu'il faudrait

pourtant jusqu'à Paque prendre un parti. M. le Premier Ministre vous desire, le Roi vous desire, je scai l'un et l'autre de science certaine, et vous le scaurés, Monsieur et très cher Patron, par tout ce qu'on vous a mandé cet hyver de la part de S. E. de Munchhausen. Mais vous ne pouvés pas ignorer qu'après Paque la patience manqueroit à la fin non seulement à M. le P. M. mais au Roi même. Je prie Dieu qu'il vous mene par sa grace au but le plus convenable à vos veritables interêts; vous sentés quant à moi ce que je dois desirer, mais à Dieu ne plaise que je desire la moindre partie de mon bonheur à vos depends!

M. le Premier Ministre s'est très bien soutenu cet hyver, et il a eté content au plus supreme degré de sa santé; depuis le nouvel an elle etoit comme elle a eté en Septembre et en Octobre. A présent il se reprend derechef.

Tout ce que j'ai pris la liberté de vous mander de notre situation sera (à l'exception de l'etat de ma santé) un secret pour tout le monde excepté M. Tissot. Je n'ecris à mes correspondants en Suisse rien de tout cela, si non que je ne me porte pas bien, que je ne supporte trop bien le climat et que la fatigue me tue.

Hannover ce 17 Fevrier 1769.

Zimmermann.

[Folgen medizinische Fragen]. Oserois-je vous prier, Monsieur et très gracieux Patron, d'envoyer cette lettre à mon ami Tissot sous votre enveloppe?